

## Avant-propos

**A**u moment où j'écris ces lignes, je n'ai toujours pas dit au revoir à Bernard. J'ai été le premier, sur les ondes de France Info, à lui rendre hommage lors de son départ le 3 octobre 2021 mais je n'ai pas réussi à aller devant sa tombe. J'avoue que j'ai voulu croire jusqu'au bout qu'il pourrait vaincre la maladie. Je savais aussi que, cette fois, sa rage de vivre n'allait pas suffire. Le combat était inégal. Je ne suis donc pas allé aux obsèques même si j'ai suivi depuis ma maison des Açores chaque seconde de son enterrement. J'ai entendu la clameur émue du peuple marseillais venu lui rendre un dernier hommage. J'ai vu les larmes de Dominique, sa femme, de ses enfants, de sa famille. J'avais, moi aussi, les yeux rougis et l'âme triste.

Le 6 octobre, il y a d'abord eu une messe en l'église de Saint-Germain-des-Prés. Tout le monde était là près de toi. De la star de cinéma au simple passant, tu as réuni à nouveau tout ce qui fait la France que tu as

toujours appelée de tes vœux durant tes mille vies. C'est à cet instant que je découvre pour la première fois ton cercueil porté par quatre hommes. Il avance lentement sous les applaudissements de plusieurs centaines de personnes qui ont pris place derrière les barrières en métal devant l'entrée de l'église. Comme un symbole, la messe est célébrée juste à côté de la rue des Saints-Pères, là où tu vivais depuis toujours.

Le 7 octobre, en fin d'après-midi, je suis à nouveau devant ma télévision pour partager à distance l'incredible hommage que te rend le Stade vélodrome. Le drapeau de l'OM entoure ton cercueil. Juste devant celui-ci, deux supporters tendent un grand drap blanc sur lequel ils ont dessiné ta silhouette en bleu. J'aperçois Stéphane, ton fils, qui vient déposer lui aussi sur le bois une écharpe aux couleurs de l'OM. Et puis son entrée sur la pelouse est celle qui te faisait, qui nous faisait frémir. Elle se fait sous l'hymne éternel du club : *Jump* de Van Halen. Cette chanson iconique qui a commencé à accompagner l'entrée des joueurs lorsque tu as pris les commandes du club en 1986 et qui n'a jamais été remplacée. C'est toi qui avais choisi cette musique. Tu étais persuadé qu'elle deviendrait une marque de fabrique si elle était associée à une grande équipe et des grands matchs. Le futur t'a donné raison. C'est pour cela que ces milliers de supporters se lèvent dans les gradins dès qu'ils voient le cercueil.

Et puis, je vois cette grande banderole accrochée au virage : « Tout Marseille avec le Boss ». Jamais avant toi un homme public n'avait été honoré dans un stade de football juste après sa mort. Jamais ! La communion est intense entre les anciens joueurs et le public qui se font face au rythme des chants que tu as si souvent entendus résonner les soirs de matchs. « Merci, monsieur Tapie, d'avoir réussi à unir le peuple de Marseille et lui avoir offert autant de trophées. Vous êtes à jamais le Premier », s'exclame-t-il avant qu'une dernière salve d'applaudissements ne salue le départ du cercueil en bois clair.

Le lendemain matin, je suis à nouveau les yeux rivés sur mon écran de télévision. De mes lointaines Açores, je vis chaque seconde au rythme des images diffusées en direct sur les chaînes infos. Le ciel est bleu au-dessus de la cathédrale de la Major à Marseille, à deux pas du quartier du Panier où nous avons si souvent marché tous les deux. On aperçoit des centaines et des centaines d'hommes et de femmes toutes et tous vêtus de noir avec une écharpe de l'OM autour du cou. Le corbillard avance au pas sur le Vieux-Port. Il est entouré de milliers de personnes avant d'entrer dans la nef monumentale de la cathédrale. Le silence est grand, le recueillement émouvant. J'écoute attentivement les prises de parole qui se succèdent. Renaud Muselier, le président du conseil régional de Provence-Alpes-Côte d'Azur, prend le premier la parole devant le micro dressé sur l'autel.

— Cher Bernard. Notre très cher Bernard. Mon ami. Nous pensions être préparés à ton départ mais en fait, nous ne l'étions pas. Quand on voit l'émotion suscitée par ta disparition, on comprend mieux la force de l'empreinte que tu laisses partout dans le pays. Même si chacun d'entre nous essayait de se préparer à la terrible nouvelle, nous n'y avons pourtant jamais vraiment cru parce que tu te relevais toujours inlassablement de tes chutes. Tu semblais invincible comme la vie elle-même. Même ta voix rocailleuse de ces dernières années portait plus d'énergie et de vitalité en elle qu'un orchestre tout entier. Aujourd'hui, nous devons être à la hauteur de ton départ. Dignes et forts. Tu entres dans le panthéon du cœur des Marseillais. Tu peux partir la tête haute. Adieu mon Ami. Adieu Monsieur Bernard Tapie.

Renaud Muselier finit son discours en larmes. Il descend les quelques marches, pose une main sur l'épaule de Dominique, l'épouse de Bernard, avant d'aller s'asseoir. C'est au tour de Jean-Louis Borloo de lui succéder. Fidèle Jean-Louis. Il a toujours été là, lui aussi, depuis le premier jour. Et c'est la gorge nouée qu'il prend la parole.

— Bernard, tu es rentré chez toi pour toujours. Le gladiateur se repose enfin. L'émotion est tellement forte dans tout le pays que je suis certain que tu la ressens, toi encore si près et déjà trop loin. Le *Phocéa* a rejoint *Manureva* et toi Alain Colas au ciel. De tous

tes exploits, de toutes tes passions... vélo, Atlantique, théâtre, cinéma et j'en passe... le plus grand, le plus fort, celui gravé à jamais dans ton cœur, c'est d'avoir mis Marseille sur le toit de l'Europe. Tu n'as pas gagné cette Coupe, tu l'as arrachée pour la ramener au Vélodrome, pour l'offrir aux Marseillais. Dans ce moment d'émotion déboussolant, tu as offert ta propre médaille à un supporter de l'OM juste après cet exploit. Il y a dans ce geste tout ce qui a fait ce que tu étais. La générosité, le bonheur partagé... Tu aurais peut-être aimé devenir maire de Marseille pour continuer à servir les Marseillais. Tu voulais unir les cœurs, unir les Marseillais pour bâtir ensemble une ville puissante, généreuse et tolérante ouverte sur la mer et ancrée en Provence... Une armée de petits hommes en gris t'ont empêché de l'être, alors tu n'as pas été maire de Marseille, tu as été Marseille... Vous l'avez aimé car vous avez compris que son carburant n'était ni l'argent, ni la gloire, ni l'égo... Son carburant, c'était l'amour, la chaleur, la générosité, la passion, la défense des plus fragiles, la lutte contre l'injustice et le goût de l'exploit... Vous avez compris, vous, que pour réussir autant de passions tant autant de domaines, il fallait bien plus que beaucoup de talent. Il avait un secret : la main tendue et l'esprit d'équipe. Quand Basile, épuisé, demande à sortir à Raymond-la-Science, qui, à part Bernard, aurait pu avoir l'intuition, la connaissance intime du joueur, de sa psychologie, lui permettant quelques instants plus tard d'envoyer

d'une tête rageuse l'OM au firmament ? Vous l'aimiez parce que vous saviez que derrière ses répliques légendaires, sa force de combat, son humour, il y avait cet homme libre, fidèle, qui cachait jalousement avec une grande pudeur tous les gestes extraordinaires qu'il faisait. Comme l'a joliment dit le prêtre à Saint-Germain-des-Prés, Bernard était la devise de l'OM : droit au but !

« Tu ne t'es jamais plaint, Bernard. Et avec toi, homme d'espérance , nous savons que vivre, ça vaut le coup. »

« Bernard, tu as été un bras d'honneur salutaire à toutes les hypocrisies et une ode permanente à la vie, à l'amour et au courage... La mort fait une grossière erreur en croyant qu'elle peut tout rompre. Vous, sa famille, je sais la force qui vous liait à Bernard durant toutes ces années. »

« Bernard, tu es à la maison maintenant sous la bienveillance de Notre-Dame-de-la-Garde et surtout de l'amour des Marseillais et des Marseillaises à jamais... Tu as été un homme, mon frère. À bientôt. »

Quand Jean-Louis repart dans la nef, je découvre d'autres visages sur les images dont celui de Jean Tigana et d'autres joueurs de la grande époque. Puis la messe se termine. Les huit petits-enfants de Bernard viennent déposer des bougies sur le cercueil avant que

des chants ne résonnent dans la cathédrale devant ces milliers de personnes debout.

Ensuite, le cercueil est porté vers la sortie sous la célèbre musique de Queen : *We Are the Champions*. Je vois des larmes et des drapeaux de l'OM fièrement brandis sous le soleil par toutes celles et ceux que tu as fait rêver. Toute la ville est là pour te regarder partir vers ton dernier voyage, jusqu'au cimetière de Mazargues.

C'est toi qui as choisi ce petit cimetière situé dans le IX<sup>e</sup> arrondissement de Marseille. Il est au bout d'une petite rue tranquille dans un quartier paisible. Le Stade vélodrome n'est pas très loin et peut-être, certains soirs de match, entendas-tu les cris des virages.

De mes lointaines Açores, je m'accroche à ces images qui défilent. J'avais beau connaître Bernard et son incroyable popularité, je n'imaginai pas l'intensité de la ferveur que susciterait son départ. C'est un juste retour des choses. Une reconnaissance après des années de combats. Parfois sonné, jamais K.-O., tu t'es toujours relevé face aux coups.

Tout le monde savait, bien sûr, que Bernard était malade et condamné mais l'annonce de sa mort emplît de tristesse ses plus proches amis qui, comme moi, ont voulu croire jusqu'au bout que la fin n'était pas écrite.

Je parle ici de ceux et celles qui ne lui ont jamais tourné le dos. Je me souviens des mots de Claude

Lelouch : « Après Johnny et Jean-Paul, je perds avec Bernard mon troisième mousquetaire. »

Je me souviens aussi des mots de Jean-Louis Borloo, fidèle parmi les fidèles : « Un petit peu de chacun d'entre nous est parti avec Bernard. »

De mon côté, il faut que je me fasse une raison : cette fois, mon vieil ami s'est définitivement éclipsé. Je reste là. Infiniment triste.

Non, je ne lui ai toujours pas dit au revoir, lui mon frère de cœur. Je ne lui ai pas dit, pour une raison qui peut vous paraître étrange mais qui est, je vous l'assure, pourtant bien réelle : je suis encore persuadé qu'il va débouler chez moi comme lors de notre première rencontre, il y a très longtemps. Je suis encore persuadé qu'il va m'emporter de sa voix inimitable vers une aventure dont lui seul a le secret. « Allez, Jean, viens, tu vas voir, tu ne le regretteras pas. Fais tes valises ! »

Non, je ne lui ai toujours pas dit au revoir parce que je ne peux me résoudre à son départ. Un déni pour retarder le deuil ? Franchement, je ne sais pas. Je m'aperçois en écrivant ces lignes que j'ai l'étrange sensation qu'il va les lire avant leur publication pour me donner son avis et que sa mort n'est qu'une fiction.

Oui, Bernard, ce livre est pour toi et un peu pour moi aussi. Je veux vraiment que tu me dises quand tu l'auras lu ce que tu en as pensé. Tu trouveras bien un moyen. Tu trouves toujours. D'ailleurs, je me demande

## Avant-propos

bien pourquoi je te demande cela parce que, de toute façon, on s'est toujours tout dit, toi et moi. Je suis certain que là où tu es, tout le monde te connaît. Tu as emmené avec toi par-delà les nuages ton insatiable envie de vivre et tes milliards de projets.

Chaque année, nous fêtons nos anniversaires à quelques mois d'intervalle. Nous sommes tous les deux nés en 1943. Toi en janvier, le 27, et moi en octobre, le 26. Alors même si tu t'es momentanément absenté, pas question pour moi de changer nos bonnes vieilles habitudes. Je reste le Doc' et toi le Boss.